

Mário Ypiranga Monteiro  
(Pour "voir le Mimbáua"). Rite de la puberté chez les Indiens Tucanos. Rio Negro. Brésil)

Version de Mr. Claude Prey

Tout jeune caboclo Iurupixuna arrivant à l'âge de huit ans, est soumis à "voir le Mimbáua", pour être assuré d'une vie faste. En aucune façon, il ne doit le faire avant cet âge, et sans être initié, ou alors il subit pour le reste de sa vie l'influence maléfique des esprits, tombe malade, devient tout jaune et tout bouffi; il se laisse aller à ronger ses ongles, à "manger vicieux", avaler de la terre, du savon, des choses sales. Devenu grand, il reste "demeuré" (panema); il est la risée des femmes et, de son côté, il les évite, démoralisé par son insuffisance.

Le mimbáua est porté en secret dans le fond des eaux, dans les igarapés (bras de fleuve) voisins du village, caché à la vue des femmes à qui l'objet est interdit. Si par hasard elles viennent à voir le mimbáua, elles tombent malades et meurent. Et si c'est la curiosité qui a poussé l'une d'elles à regarder ou même à toucher l'instrument tabou, l'irritation des sorciers (pagés) et des autres hommes de la tribu devient telle qu'ils la font se volatiliser sur le champ. Par contre, si c'est par fatalité qu'une femme a vu la chose, sans aucun esprit de curiosité, et si elle confesse sans attendre l'acte maudit, elle est conduite alors devant le pagé et est soumise au jugement absolu de cette autorité. Il s'ensuit une étrange série de cérémonies expiatoires. Le pagé réunit en conclave secret les autres sorciers.

Après avoir confectionné de longues cigarettes de **baruri**, sorte de tabac roulé dans la feuille d'un bananier sylvestre, le **sororoca**, ils s'asseyent en cercle, par terre, et commencent à invoquer les esprits. La prévenue est assise au milieu du cercle sur un tabouret, et est exposée à la fumée des cigarettes, fumant d'ailleurs elle-même. Tout cela sous un soleil cuisant. Puis on procède, avec la même austerité, à la défumation par le **caranha**, sorte de résine recueillie dans un pot cassé (ou une coquille quelconque) et malaxée avec des écorces de bois et des "bagasses" de **caapi**. De cette herbe on a tiré un breuvage stupéfiant que l'on boit, en quantité réduite, le valeur d'un dé à coudre.

La cérémonie dure exactement trois heures, après quoi la patiente est guérie, la possédée délivrée.

Mais qu'est-ce donc le **mimbáua** ?

De cet instrument, il existe plusieurs types, tous tabous, et dont chacun est lié à l'influence d'un animal. C'est ainsi que l'on distingue : le **tatou** le plus grand de tous, dont on joue par les deux bouts, pour qu'on l'entende de plus loin; la **paca** (la **paca** est un animal proche du cochon de lait), plus petit et jouant à contre-temps; la **cutia**, mimbáua plus fin, l'**inambou**, le plus court mais assez volumineux; le **jacamin** enfin, mimbáua moyen d'un mètre de long environ. Tous ces instruments, à l'exception du tatou fonctionnent normalement, c'est-à-dire qu'ils ont l'embouchure par en bas. Cette famille de "bois" qui constitue un élément sacré dans la civilisation indigène du Rio Negro et est l'objet d'un profond respect de la part des gens de la tribu, ne doit se faire entendre que dans les assemblées se tenant dans les parties exploitées de la forêt, les coupes et les plantations. On invoque alors les esprits protecteurs pour que les fûts soient moins résistants à la hache et les récoltes plus fructueuses.

L'initié, garçon de huit à dix ans, est conduit dans les terres "blanches" (les clairières) où il passe de huit à dix jours, se nourrissant seulement de **caribé**, bouillon de tapioca et de piment. Durant cette courte mais bienfaisante retraite, l'enfant va apprendre à repérer de loin le son des instruments sacrés, devant pouvoir dire quel est "l'animal" qui se fait entendre, et savoir lui-même en jouer; il doit s'exercer au maniement des armes, art que, d'ailleurs, il pratique depuis sa tendre enfance. Le tressage enfin est sans doute une des occupations les plus requises, le garçon qui ne saurait pas travailler la paille n'étant pas digne de la considération des femmes. Ce serait la dernière des humiliations que de s'avouer incapable de tresser l'un quelconque de ces merveilleux motifs que nous rencontrons dans l'art primitif indigène.

Énumérons quelques uns des modèles de ce tressage capricieux dont le seul apprentissage paraîtrait fastidieux à bien des messieurs. Il y a le **pera** ou **panacu**, qui est un petit panier; il y a le **tipiti**, de

## CARIAMÁ

tissu lâche, fourreau d'une longueur qui varie entre cinquante centimètres et deux mètres, et terminé par deux anses semblables à des poignées de hamac. On s'en sert pour presser la cacao et fabriquer la liqueur du même nom, ainsi que pour éliminer le jus véneux du manioc. Une des anses est fixée par le haut à quelque branche d'arbre ou traverse, pendant que l'anse du bas est retenue par une barre formant pédale dont l'action fait que le canage se dilate et les mailles s'ouvrent, et que s'exprime le contenu. Il y a le **cumatá**, tresse de palmes, qui sert à presser le manioc des qu'il sort du tamis ou du blutoir. Il y a le **muruchapi-cáua** (ou s'assied le roi) dont de vanage se commence sur douze lattes; le **saracura-pipura** (empreinte de l'oiseau saracura); le **iacaré-putia** ou poitrine de crocodile; l'**uatura**, corbeille pour le transport du manioc, pouvant être tissée de deux façons, en **tamatá-pirêra** ou en **tacurarcá**, qui veut dire oeil de sauterelle. Les **cumantas** (les demoiselles), peuvent avoir une préférence pour l'un de ces deux jatrans, d'où l'obligation pour le garçon d'en connaître parfaitement le travail. D'autres ustensiles, en particulier toutes sortes de paniers : **balaios**, **samburás**, **jamaxis** (panier à dos ouvert sur les côtés) et autres corbeilles qui l'aurait fastidieux d'énumérer tant en sont grands le lo u-

bre et la variété, font également partie de l'apprentissage.

Durant ce stage, l'enfant doit encore s'exercer aux besoins de la pêche et de la chasse. Il va apprendre à observer les endroits les plus fréquentés par les poissons à les identifier et à déjouer leurs ruses et leurs manoeuvres; à expérimenter les techniques de capture, qui sont nombreuses, depuis la pêche à l'arc jusqu'aux pièges les plus compliqués, comme les **cacuris**. Il va apprendre à reconnaître les pistes des animaux, à distinguer les traces fraîches des anciennes, à surprendre la bête par des contre-manoevres, et à s'éduquer l'oreille dans les **quiriri**, le silence de la forêt. Enfin, il doit sortir de l'apprentissage, expert en la construction du **dnabaru**, qui sert à prendre les animaux les plus féroces et les plus rusés, comme le léopard et le tapir.

A son retour au village, se réunit le peuple de la tribu pour un grand concours, afin de savoir qui est le plus expert et le mieux élevé. Les femmes ne doivent en aucune façon assister à ces épreuves de force et d'agilité, ni même entendre le son des instruments sacrés; elles se réfugient donc au loin, emmenant dans la forêt leurs enfants en bas-âge.

Une fois terminée la compétition on pourrait dire la "preuve du feu" on sert de **caxiri**, lequel entraîne l'ébriété tota-

tive, et, l'assistance buvant sans le lasser, il n'est pas rare que des excès soient commis. Pendant ces fêtes on joue de trois instruments appelés **uuri**. L'animal qu'ils représentent est le **tamanduá**. C'est cette musique prenante et mystérieuse qui prête une tonalité étrange, supra-terrestre, au rituel du Cariamá; les **mimbáuas** aussi se font entendre. En cette occasion, les musiciens se couvrent de feuilles et se tatouent le corps, se **boriolant** de **caruuru** la poitrine et le visage.

Voilà en quoi consiste le rite de la puberté chez les Iurupixunas.